

c'est une tache que l'on a imprimée à votre visage et à votre honneur... Allez donc la nettoyer avec du sang !

— J'y vais, monseigneur !.....

Le jeune homme saisit vivement son épée, des mains d'un maréchal de France ; il salua de nouveau le tribunal, poussa du pied les deux battans de la porte, et se précipita dans la rue, en courant comme un désespéré, comme un insensé, comme un furieux... — Laissons-le courir ; que le ciel le conduise, et que son bon droit le protège !

II

Eh bien ! demanda le duc de Richelieu, en souriant, à ses nobles amis, que vous semble de l'originalité de cette petite invention, à l'usage des gens que l'on soufflette ? N'est-ce point là une excellente manière de se souvenir à chaque instant, à chaque minute, d'une cruelle offense qu'il s'agit de venger, et d'un misérable agresseur qu'il s'agit de punir ? N'est-ce point là une façon admirable de dire à ses amis, à ses ennemis, à tout le monde : « Messieurs, j'ai mis un appareil sur mon honneur malade : je viendrai à bout de le guérir ; tôt ou tard, je leverai cet appareil, ou je mourrai ! » Si j'ai songé, il y a un instant, à coller ainsi un morceau de taffetas noir sur le visage de ce pauvre jeune homme, c'est qu'il m'est revenu, soudain, une histoire assez étrange, un véritable roman qui est digne de votre attention, de votre intérêt, de toute votre sympathie... Tenez, messieurs, il est déjà trois heures : si vous m'en croyez, vous accepterez une place au couvert de Mme la duchesse : la dîner de l'hôtel ne se fera pas attendre : d'ici-là, je vous conterai cette aventure, ce souvenir qui a quelque chose de simple et d'extraordinaire à la fois... Allons ! c'est convenu : je commence mon récit, je vous demande grâce pour la faiblesse du conteur.

Dans les moindres romans de ce monde, il y a toujours trois personnages, d'éclatante, deux héros et une héroïne : à dix-huit ans, Mme de Saint-Yves était une veuve très riche, très coquette et merveilleusement belle, si belle que je me souviens encore, en dépit de ma mémoire qui est affreuse, d'avoir chanté sa beauté en vers et en prose, pendant la vieillesse du grand roi ; c'était, à l'époque de mon premier mariage avec Mlle de Noailles, et je fus jeté dans les cachots de la Bastille, pour avoir délaissé l'ennuyeux boudoir de ma femme, en faveur du joli salon de Mme de Saint-Yves.

La liberté du veuvage avait déjà valu, à notre charmante coquette bien des compliments, bien des flatteries, bien des offres pompeuses ; les courtisans, les éladons, les épouseurs pleuvaient au logis, et un jour son embarras devint extrême ; deux cadets de Gascogne se mourraient d'amour pour cette capricieuse personne, et les pauvres diables cherchaient à conquérir de leur mieux le droit de l'adorer et la permission de vivre pour elle ; l'un se nommait le chevalier de Bligny, et l'autre le baron de Gayac. Le chevalier avait joué de malheur ; il n'était ni riche, ni beau, ni aimable, ni empressé, ni galant, ni parleur, ni menteur, ni rien de ce que doit être un gentilhomme amoureux : en revanche, il avait de grands yeux, une voix douce, un front élevé, des mains fines et de l'esprit comme M. de Fontenelle. Le baron de Gayac avait à peu près tout ce qui manquait à son rival, j'allais dire à son adversaire ; sa figure était commune peut être, mais elle riait toujours et semblait se porter à merveille ; et puis il était grand, lancé, magnifique ; enfin, c'était un roué d'une apparence remarquable, ce que les femmes appellent, en soupirant, un bien bel homme !

Ce n'est pas tout : M. de Gayac exécutait une sarabande comme pas un maître à danser de la cour ou de la ville ; il maniait une épée, un pistolet ou une rapière, aussi bien que le plus habile tireur d'armes ; il se battait en cham-